LÉON HARMEL

LETTRES ET DISCOURS RETROUVÉS

1893-1909

CETTE ÉDITION

Ce recueil réunit les textes de Léon Harmel, lettres, discours et interventions, parus dans le compte rendu du congrès ouvrier régional de Reims (1893), le recueil *Le Tiers-Ordre de saint François, ce qu'il a été, ce qu'il doit être* (Québec, 1896), le compte rendu du congrès de Besançon de l'Association catholique de la jeunesse française (1899) et la thèse de Julien Dupuis, *La Délégation ouvrière dans l'usine* (1909), reproduits en entier d'après leur publication d'origine. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page d'origine. La page de titre du recueil a été composée pour cette édition. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 7 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois
leonharmel.com

Transcription établie d'après les exemplaires numérisés par la bibliothèque numérique Internet Archive (archive.org : microfiche Canadiana de l'exemplaire des Archives publiques du Canada, exemplaires de l'université de Toronto et de l'université de Leyde) et d'après un exemplaire d'une collection particulière (congrès ouvrier de Reims, 1893). Internet Archive (Canadiana.org, University of Toronto, Leiden University) ; collection particulière.
Documents originaux : https://archive.org/details/cihm_02084/page/n34/mode/1up ;
https://archive.org/details/congrsdebesan00asso/page/n175/mode/1up ;
https://archive.org/details/IA41547127_0044/page/n310/mode/1up
Version du 22 octobre 2026.

LETTRE POUR LE CONGRÈS OUVRIER RÉGIONAL DE REIMS

Val-des-Bois, 26 mars 1893. Compte rendu des travaux du Congrès ouvrier régional tenu à Reims les 20, 21 et 22 mai 1893, p. 8-10

A l'appui de l'appel adressé par la Commission ouvrière, une seconde lettre a été envoyée par le président d'honneur, M. Léon Harmel.

Val-des-Bois, 26 Mars 1893

Monsieur,

Depuis quelque temps des Cercles chrétiens d'études sociales ont été établis à Reims sur l'initiative même de quelques ouvriers intelligents, frappés des erreurs nombreuses dont leurs camarades sont les victimes.

Avec ce grand bon sens qui est si naturel aux travailleurs, ils ont voulu avoir le prêtre au milieu d'eux, afin de posséder la vérité vivante et de pouvoir ainsi produire des institutions fécondes. Ils avaient raison, car les faits sont engendrés par les idées et l'erreur ne peut produire que des organisations funestes. Nous le voyons par le libéralisme, qui a amoncelé tant de ruines et sanctionné tant de tyrannies au nom de la liberté ; nous le voyons par le socialisme impie qui veut s'emparer des masses populaires. Il excelle à exposer les maux dont souffrent les travailleurs, mais quels remèdes offre-t-il ? Cette importation allemande, qui veut la destruction de la religion, de la famille et de la propriété, n'offre en panacée universelle qu'un communisme qui déguise un esclavage pire que l'esclavage antique.

Les membres de nos Cercles se sont affermis dans la vérité qu'ils continuent à étudier, ils ont entrepris plusieurs institutions excellentes, et ils forment, dans les masses rémoises, une élite intelligente, active, et qui tend à ramener autour d'elle la paix et la concorde.

N'est-ce pas la voie féconde de l'avenir ?

Pour donner une impulsion dans toute la région à ces organismes populaires, si nécessaires aujourd'hui, ils ont pensé à un Congrès ouvrier régional.

Après plusieurs réunions à Reims et au Val-des-Bois, nous sommes tombés d'accord sur le règlement et le programme que nous vous remettons.

Nous pensons que vous voudrez bien vous associer à ce dessein et nous aider de tout votre pouvoir, dans cette entreprise éminemment utile aux ouvriers. Nous voulons appeler à nous non seulement les Associations catholiques, mais tous les groupements honnêtes, ceux qui ne sont ennemis ni de la religion ni de la famille.

Auriez-vous la bonté de nous mettre en relation avec les groupes ouvriers de votre contrée : Sociétés de secours mutuels, Syndicats, Cercles, Sociétés coopératives, etc.

Nous avons peu de temps et il faut nous hâter.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Léon HARMEL.

DISCOURS D'OUVERTURE DU CONGRÈS DE LIMOGES

Congrès du Tiers-Ordre de saint François, Limoges, 1895. Le Tiers-Ordre de saint François, ce qu'il a été, ce qu'il doit être, Québec, 1896, p. 31-37

DISCOURS D'OUVERTURE

Du Congrès de Limoges,

par M. LÉON HARMEL

❧

En ce moment, les chefs de l'armée de Satan se concertent, ils délibèrent, ils dressent leurs embûches, ils prennent les moyens les plus habiles pour ruiner le règne de Dieu.

N'est-il pas nécessaire que les soldats du Christ se réunissent, eux aussi ? qu'ils délibèrent, qu'ils adoptent de concert les mesures les plus aptes à reconquérir les positions perdues et à poursuivre l'ennemi jusque dans ses retranchements ?

Avec une insistance marquée, notre Général en chef, Léon XIII, ne cesse de proclamer que le Tiers-Ordre de saint François est l'armée d'élite qui doit remporter la victoire.

Saint François peut réformer le XIX^e^ siècle comme il a réformé le XIII^e^. N'est-il pas un organisateur incomparable de la société chrétienne ?

Avant lui, les fondateurs d'Ordres visaient surtout à séparer du monde les élites, dont ils formaient ensuite une force sociale. François a bien appelé à lui les âmes héroïques ; mais comme le Seigneur le lui a révélé, ses religieux ne doivent pas vivre seulement pour leur propre perfection, mais pour le profit des autres. C'est pourquoi il a voulu

qu'ils pénètrent dans les masses pour les sanctifier. Il est allé plus loin encore : par son Tiers-Ordre, la vie religieuse est venue s'asseoir au foyer de la famille ; elle a pénétré dans l'atelier, dans la boutique du marchand ; les hommes de toutes les professions ont pu, sans rien changer à leurs occupations, pratiquer la sainteté la plus élevée.

Histoire.

C'est en remontant aux origines d'une institution qu'on peut en saisir la portée. C'est par l'étude de l'histoire que nous pouvons comprendre la confiance du Saint-Père en cette sublime création.

Malheureusement, la gloire de ces grands siècles chrétiens a été voilée par des ombres qui nous en rendent la connaissance difficile.

Depuis trois cents ans, les renaissants ont entassé les ténèbres pour dérober aux regards des nations le tableau merveilleux de l'action sociale de l'Église à travers les siècles.

N'ayant en vue que la glorification du paganisme ressuscité par leur fol engouement, ils se sont efforcés d'obscurcir, autant qu'ils le pouvaient, le soleil de la vérité qui blessait leurs yeux habitués au crépuscule des vérités diminuées. On a pu dire que l'histoire était devenue une conjuration contre la vérité.

Ce sera la grandeur de notre XIX^{e} siècle, si infirme par tant de côtés, d'avoir courageusement ouvert une enquête générale sur les faits acceptés jusque-là sans contrôle.

Tout a dû passer au crible de la critique. On a fouillé les documents, éveillé les témoignages des contemporains, contrôlé les légendes intéressées.

Ce travail, entrepris par des hommes consciencieux de tous les partis, a tourné à l'honneur de l'Eglise, qui n'a jamais à redouter la vérité complète. Les idoles sont tombées ; les faux grands hommes sont descendus de leurs piédestaux.

Dans ces infatigables recherches, des adversaires sont devenus, sans l'avoir prévu, les artisans de la gloire de la Papauté et des ordres

religieux.

Ils ont découvert, sous les décombres amoncelés par l'esprit sectaire, le splendide édifice construit par les siècles chrétiens pour la justice et pour la paix, pour la défense des opprimés et pour le soulagement des malheureux. Les peuples ont salué leur mère dans cette Église, qu'on leur faisait blasphémer, et fatigués des ruines et des discordes, ils se sont retournés vers ce Jésus qui les attendait toujours sur la montagne les bras étendus sur la croix et le cœur ouvert par l'amour.

Pour l'histoire de l'Ordre Séraphique, le même travail a été commencé de divers côtés à la fois. Il doit être poursuivi sans relâche, et il n'est pas toujours facile d'arriver au but.

Je me souviens de ce que me disait un de mes amis, architecte distingué, qui avait étudié à fond les monuments du moyen-âge :

" Nous avons perdu la raison d'être des lignes qui nous frappent par leur harmonie et qui étaient souvent le résultat de l'utilité, parfois de la nécessité ; en sorte que, ne connaissant plus les vrais motifs de convenance, nous ne pouvons pas plus reproduire d'une façon satisfaisante un monument de la bonne époque qu'on ne pourrait reproduire une statue parfaite, quand on ne connaît pas à fond la structure humaine et la raison des formes. "

En parcourant l'histoire des grands réformateurs de l'humanité, nous étudions d'abord les règles qu'ils ont tracées, les institutions qu'ils ont organisées ; mais pour en saisir le côté essentiel, pour en apprécier les conséquences, il nous faut reconstruire l'édifice social du temps, interroger les contemporains, constater les transformations survenues. Sans ce travail, nous ne pouvons pas comprendre.

Citons un exemple :

Il était interdit aux Tertiaires de porter les armes, si ce n'est pour la défense de l'Eglise. Par ces simples lois, François a soustrait des milliers et des milliers de paysans à l'oppression des seigneurs qui se servaient de ces pauvres gens pour guerroyer contre des voisins, pour

satisfaire leurs vengeances personnelles en portant partout la ruine et la désolation. J'avoue que cet article des Règles ne me paraissait avoir qu'un seul but : empêcher les rixes individuelles.

L'obligation du testament avait pour but de conserver les patrimoines dans les familles.

L'admiration pour François, cet homme étonnant qui a été tout à la fois le grand justicier et le grand pacificateur de son siècle, a augmenté à mesure qu'on a étudié plus à fond son œuvre.

Nous osons former un voeu : c'est que tous ceux qui en ont le loisir s'occupent de reconstituer la vérité historique à la gloire de la famille franciscaine en faisant connaître les nombreux bienfaits que l'humanité a recueillis des enfants de l'illustre patriarche.

II. Temps actuels.

Quelle est la mission sociale du Tiers-Ordre dans notre temps ? Il me semble qu'elle doit se porter principalement sur deux points : restaurer la famille et combattre la Franc-maçonnerie.

Il y a longtemps que Le Play et les meilleurs esprits ont signalé l'affaiblissement de la famille comme un des plus grands dangers. Or, comment peut-on la reconstituer ?

Est-ce seulement par l'enfance ou même par la jeunesse ? Ce serait une grande illusion de le croire, car si le fleuve de la vie est empoisonné, tous les palliatifs seront insuffisants, tant qu'on n'atteindra pas la source elle-même pour la purifier.

Il faut donc favoriser les institutions les plus propres à développer une foi active chez les pères et chez les mères de famille, de façon à rendre la sève chrétienne à chaque foyer.

On créera ainsi autant de centres où on apprendra à connaître et à servir Jésus-Christ.

La Franc-Maçonnerie.

Quant à la Franc-maçonnerie, elle a été, à diverses reprises, dénoncée par les Papes comme l'agent le plus actif de l'impiété et de la désorganisation sociale.

Elle nous apparaît comme une contrefaçon du Tiers-Ordre, auquel elle est d'ailleurs postérieure. On comprend que l'influence immense et rapide du Tiers-Ordre sur la société du XIII^{e} siècle, ait frappé les fils des ténèbres et les ait déterminés à imiter une institution si féconde.

Hélas ! aujourd'hui les Franc-maçons ont conservé toute leur puissance, parce qu'ils sont restés fidèles à leurs principes, tandis que le Tiers-Ordre qui faisait trembler Frédéric II et qui barrait le chemin à ses armées envahissantes, n'est plus qu'une pieuse et innocente confrérie. Le jour où les Tertiaires redeviendront militants, où ils seront, comme le demande Léon XIII, de vrais soldats du Christ et de nouveaux machabées, ce jour-là marquera la défaite et bientôt la déroute de l'armée de Satan.

Moyens employés par la Franc-Maçonnerie.

Par quels moyens la Franc-maçonnerie est-elle devenue la maîtresse des nations ? C'est en s'emparant du monde du travail.

Les explorateurs, les capitaines au long cours, ceux qui vont échanger les produits dans les différentes parties du monde, tous ont été attirés par des avantages offerts, et cette grande circulation d'activités humaines, qui aurait dû servir de vestige à la Foi, a semé la corruption et le mensonge sur toutes les plages.

Dans nos villes, la secte s'est affiliée les marchands, les industriels, les chefs d'atelier et les voyageurs de commerce.

Tel est, aujourd'hui, son principe personnel.

Les masses ouvrières n'ont pas échappé à son action néfaste. Elle s'est emparée des sociétés de secours mutuels, même de celles qui ont

été fondées par de zélés chrétiens.

Elle a multiplié, sous son patronage, les sociétés populaires de tous genres, de gymnastique, de musique, etc., et leur a fourni les attraits des concours, des fêtes et des réunions.

Avec l'aide des hommes du travail, elle a escaladé le pouvoir. Aujourd'hui parlement, administration, municipalité, toutes les forces vives du pays sont entre ses mains.

Que doit faire le Tiers-Ordre ?

En présence de cette situation lamentable, que doit faire le Tiers-Ordre ?

La question du travail domine presque toutes les existences, parce que la question du pain quotidien est la plus pressante pour la plupart des hommes.

C'est pourquoi l'Église s'était tant occupée de l'organisation du travail.

C'est par le régime corporatif qu'elle avait facilité la vie religieuse et la vie de famille, en même temps qu'elle avait assuré à tous le pain quotidien.

Les corporations ont été supprimées, et le travail, livré aux hasards de la concurrence et à la faiblesse de l'individualisme, est devenu une source d'oppression pour les âmes.

C'est là qu'il faut porter notre principal effort.

Formons dans le monde du travail une armée de Jésus-Christ ; faisons rentrer le divin Maître dans les affaires, dans l'atelier, dans l'usine : tout cela, c'est son domaine. Tout lui appartient, et son règne n'apporte pas seulement avec lui les faveurs surnaturelles ; il apporte aussi la joie, le bonheur de l'amour mutuel, la vie et la prospérité.

Si le petit commerce penche sur un effondrement complet, si le juif nous piétine et nous ruine*, c'est parce que nous avons abandonné Jésus-Christ.

Partout où il n'est plus, il n'y a plus de joie, plus de vie véritable, plus de prospérité stable.

C'est au Tiers-Ordre qu'il appartient d'entreprendre cette belle campagne.

Déjà plusieurs essais ont été tentés : l'Union fraternelle, qui groupe les patrons et les commerçants, les délégués d'usine à Roubaix et les apôtres ouvriers. Suivons les exhortations de Léon XIII ! Que les Tertiaires soient des soldats du Christ, de nouveaux machabées ! que dans la guerre terrible engagée contre l'Église ils soient le rempart de la liberté.

Les premiers Tertiaires ont barré le chemin aux armées envahissantes du farouche Frédéric II ; ils ont amené l'affranchissement des communes et la libération des opprimés.

Nous voulons les imiter : Nous barrerons le chemin à la nouvelle barbarie déchaînée sur le monde par les Franc-maçons sectaires et les juifs pillards*.

Nous arriverons à l'affranchissement des âmes écrasées sous le joug tyrannique du dieu-état.

Nous rendrons notre France bien-aimée à Jésus-Christ, son Libérateur et son Sauveur.

---

* NOTE Dans ce discours de 1895 (p. 11), Léon Harmel compte « le juif » parmi ceux qui ruinent le petit commerce, puis range « les juifs pillards » aux côtés des francs-maçons, qu'il combat dans tout le discours. Ce langage, nourri par le succès de *La France juive* d'Édouard Drumont (1886) et par le scandale de Panama (1892), était alors répandu dans une large part de la presse et des milieux catholiques français, dans les années de l'affaire Dreyfus, qui divisa profondément la France après la condamnation injuste pour trahison d'un officier juif, le capitaine Alfred Dreyfus, en 1894. Nous reproduisons ces lignes par fidélité au document : elles appartiennent à leur temps, et cette édition ne les fait pas siennes.

Nous ramènerons dans notre patrie opprimée la fière indépendance qui est le patrimoine des enfants de Dieu.

AU CONGRÈS DE BESANÇON, 17 NOVEMBRE 1898

Congrès de l'Association catholique de la jeunesse française, Besançon, 17 novembre 1898. Congrès de Besançon, les 17, 18, 19 & 20 novembre 1898, Besançon, 1899, p. 134-138, 209-211 et 252

Séance de l'après-midi : les cercles ouvriers d'études sociales

M. le Président. — La discussion est ouverte sur le rapport de M. J. Lerolle.

La parole est à M. L. Harmel. (*Salve d'applaudissements*. cris : *Vive le Bon Père*).

M. L. Harmel. — Je suis vraiment confus de votre bienveillance et vous en remercie beaucoup. On vient d'agiter ici une question très grave sur laquelle, selon moi, on ne saurait trop appeler l'attention des jeunes générations. Il s'agit de la formation intellectuelle des masses populaires. Il me semble que c'est là le but que nous devons nous proposer. Une jeunesse qui a reçu la foi, la science et tous les dons intellectuels, doit chercher à former l'intelligence populaire. Eh bien ! comment cette formation peut-elle être faite ? On vient de parler ici des conférences destinées à opérer le rapprochement, parce qu'on ne peut former les âmes qu'en rapprochant les cœurs. Ce n'est pas dans les grandes réunions que nous pouvons avoir une influence considérable, c'est dans ces unions cœur à cœur, dans ces conversations intimes où l'homme est dépouillé de cet appareil qui existe dans les réunions solennelles. C'est pour cela que je me permets d'attirer votre attention sur ce mode de formation intellectuelle qui nous a si bien réussi : Le Cercle chrétien d'études sociales. Nous entendons, par là, un jeune homme qui réunit sept ou huit ouvriers intelligents, qui a un programme défini au point de vue social, qui connaît le

Manuel ou la *Question syndicale*, et les ouvrages analogues, qui les étudie d'abord lui-même et qui, dans une petite causerie avec ses sept ou huit ouvriers, expose ses idées, le volume en mains au besoin, et qui, formé par ses études, écoute les observations qui sont faites par les ouvriers et charge un membre de la réunion de faire l'enseignement la fois suivante (la semaine prochaine, car ces réunions ont lieu toutes les semaines). On ne sait bien, en effet, que ce que l'on a appris aux autres, et voilà pourquoi l'enseignement est si utile pour les jeunes gens. Nous devons aussi désirer que nos ouvriers enseignent, c'est la méthode que les socialistes ont suivie et qui leur a si bien réussi. La semaine suivante, l'ouvrier fait la leçon sur le même sujet ; on fait encore des objections, il y répond et le jeune homme qui dirige la petite conférence est là pour aider l'ouvrier et réformer ses idées quand il le faut. Dans la seconde partie de la séance, le jeune homme fait une nouvelle leçon de la même manière.

Les erreurs de l'esprit sont bien plus funestes que les erreurs du cœur, car elles sont irrémédiables. Eh bien ! nous voyons les erreurs de l'esprit de nos populations ouvrières et nous assistons à ce spectacle étonnant de gens absorbés par le travail manuel et qu'on croyait incapables de s'élever à des considérations intellectuelles ; nous les voyons dans nos pays de l'Est, à Reims, à Roubaix, à Tourcoing, étudier les auteurs les plus difficiles et les plus ardus pour nous, tel que Karl Marx, faire des rédactions et les envoyer à Paris pour recevoir des confirmations, pour se bourrer la tête bien ou mal d'idées dont ils n'ont pas pénétré tout le sens, je veux bien, mais dans lesquelles ils se montrent très étonnants. On est alors tout surpris, quand on forme un cercle d'études, de trouver, comme à Reims, de simples ouvriers qui en savent beaucoup plus long que nous et sont très au courant d'une foule de choses, soit par leurs journaux, soit par leurs livres, soit par d'autres moyens.

Eh bien ! tant que nous n'aurons pas transformé cette situation des classes populaires et pénétré ces intelligences des vérités sociales,

je crois qu'on ne pourra pas arriver à grand'chose.

J'appelle donc votre attention sur ce mode du cœur à cœur. Sans doute, si vous n'avez chacun que sept ou huit ouvriers, vous ne produirez pas de très grands résultats apparents mais vous formerez des meneurs.

Nous avons commencé en 1893 les Congrès ouvriers de Reims. Je me suis beaucoup occupé de cette question, car nous avions une préparation tout à fait insuffisante et nous avons commis beaucoup de maladresses. Enfin, pour le public notre résultat a paru bien médiocre, mais en 1894 nous étions mûrs et, en 1896 j'ai pu montrer à mes amis des ouvriers de manufacture, des serruriers, des menuisiers, etc., qui étaient de véritables orateurs, qui étaient enflammés de l'amour de Jésus-Christ et de la justice au sens chrétien et qui avaient une séduction irrésistible vis-à-vis de leurs camarades.

Car, ne nous y trompons pas. Nous-mêmes, personnellement, nous ne pouvons plus entraîner les foules parce que nous sommes suspects. La tâche de la classe dirigeante doit donc tendre plutôt à former des meneurs que de prétendre agir sur la multitude.

Voilà pourquoi je considère cette œuvre comme très importante et, si la jeunesse catholique de France se consacrait à la formation intellectuelle des classes populaires, elle trouverait là une occupation passionnante, car les plus beaux livres ne sont rien à côté de nous qui sommes le livre vivant. Quand nous lisons dans le cœur de l'homme, dans cette âme naïve et simple de l'ouvrier qui n'a pas ces habitudes de dissimulation que nous avons acquises par l'éducation ; quand nous avons travaillé en ce livre vivant, nous arrivons à des résultats merveilleux ; alors le travail n'est plus une fatigue, il devient l'enthousiasme permanent. Je demande qu'un vœu couronne cette idée. (*Vifs applaudissements*).

M. le Président. — Nous pouvons ajouter le vœu que la jeunesse catholique prête son concours aux cercles ouvriers d'études sociales.

M. L. Harmel. — Un cercle ouvrier d'études sociales est une chose si facile à fonder. Un jeune homme réunit chez lui dans sa chambre cinq ou six ouvriers, il travaille petit à petit ces intelligences et y fait pénétrer les vérités fondamentales de la religion et de la justice.

Il y a à Paris un certain nombre de ces cercles où l'on est arrivé, comme à Saint-Germain-des-Prés, à avoir des ouvriers très distingués et à déboulonner quelques socialistes des plus récalcitrants.

Voyez par exemple, les membres du cercle de Saint-Germain-des-Prés. Ces gens-là ont étudié à la Bibliothèque du Panthéon (qui est ouverte jusqu'à dix heures du soir), pendant des semaines, les ouvrages que Gabriel Ardant leur avait désignés, et ils sont venus apporter des documents tout à fait intéressants, grâce auxquels ils ont démoli, dans l'esprit de leur auditoire, toutes les fausses gloires socialistes.

Quand on a commencé, le curé de Saint-Germain-des-Prés a été très étonné de voir que ses paroissiens étaient imbus des idées les plus révolutionnaires, que tous ces gens-là étaient des hommes de 1789 dans le plus mauvais sens. Or, c'est par les conférences qui ont été faites, par Gabriel Ardant d'abord, puis que celui ci a fait faire ensuite par les ouvriers qu'on a jugé l'opinion de ces hommes. C'est ainsi que nous devons réformer les erreurs populaires qui sont très nombreuses et qui encombrent l'esprit des ouvriers, car il y a bien plus d'ignorance, de malentendus que de mauvaise volonté chez eux. Quand nous aurons fait cela, nous aurons établi le règne de la vérité dans les intelligences, alors nous serons bien près d'avoir établi le règne de Jésus-Christ dans les cœurs. (*Applaudissements prolongés*).

M. l'Abbé X. — Je voudrais demander à M. Harmel si, pour diriger ces cercles d'études, il y a une méthode pratique d'organisation plutôt qu'une autre et un programme à suivre, ou, s'il faut simplement se constituer, prendre des questions courantes ou un auteur spécial. C'est une question toute pratique.

M. L. Harmel. — Il y a une méthode à suivre évidemment, il en faut toujours une en tout. Dans notre usine nous avons deux cercles d'études pour les jeunes gens, l'un, depuis 14 ans à 19 ans ; l'autre, depuis 20 ans jusqu'à 30 ans. Nous prenons pour eux les petites brochures de l'abbé Garnier sur les objections qu'on fait à la religion au point de vue social.

Pour les hommes, nous suivons le livre de l'abbé Delombre.

Ce n'est qu'en suivant un ordre que nous arrivons à quelque chose, car si on étudie une question au hasard, on n'arrive pas à un résultat sérieux.

Séance solennelle du soir, au Kursaal : Léon Harmel président de l'assemblée

Monseigneur Petit. — Nous prions ceux de ces Messieurs qui ont parlé aujourd'hui en qualité de rapporteurs, de vouloir bien monter sur l'estrade.

Afin d'être conformes à la loi, je propose de reconnaître comme Président de l'Assemblée M. Léon Harmel, et comme assesseurs M. Reverdy, président de l'Association catholique de la Jeunesse française, et M. Saillard, Président de ce congrès (*Marques d'approbation et applaudissements*).

Après l'allocution de M. Reverdy

M. le Président. — La parole est à M. l'abbé Lemire.

Clôture de la séance, après le discours de M. Massabuau

M. Harmel. — Monseigneur, Mesdames, Messieurs, en terminant cette magnifique soirée ; permettez-moi d'être votre interprète en glorifiant notre maître et roi Jésus-Christ, qui nous a réunis dans cette intimité des cœurs et des esprits et en exprimant toute notre reconnaissance à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Besançon dont l'auguste patronage féconde nos travaux, et enfin en remerciant les admirables orateurs, nos vaillants députés, MM. Lemire et Massabuau et aussi notre jeune confrère lyonnais M. Billiet. Mesdames et Messieurs, j'ai aussi à vous remercier d'avoir répondu avec tant d'empressement à notre convocation, et nous vous convions à venir demain aussi nombreux à une nouvelle fête d'éloquence et de patriotisme (*Applaudissements*).

La séance est levée après la bénédiction donnée par Mgr Petit.

AU CONGRÈS DE BESANÇON, 18 NOVEMBRE 1898

Congrès de l'Association catholique de la jeunesse française, Besançon, 18 novembre 1898. Congrès de Besançon, les 17, 18, 19 & 20 novembre 1898, Besançon, 1899, p. 356-358, 422, 428, 442, 484 et 490

Séance de l'après-midi : l'accueil des non-catholiques dans les associations

M. Sangnier. — Vous avez dit, Monsieur, que les catholiques peuvent ouvrir leurs bras et leur cœur à tous les hommes de bonne volonté, tout le monde est d'accord là-dessus, seulement il s'agit de savoir si nous pouvons leur ouvrir notre Association ; je voudrais savoir ce que vous pensez là-dessus, et quand vous me l'aurez dit, je me permettrai de vous poser une seconde question.

Je m'explique ; dans une Association de la jeunesse catholique quelle qu'elle soit, groupe ou conférence, laisserez-vous entrer pour y parler et naturellement pour y dire ce qu'ils pensent et pas seulement pour garnir la salle, un individu honnête et sincère, mais pas catholique, soit libre-penseur, soit protestant, soit même juif. (*Nombreuses et énergiques protestations*).

Je connais des gens qui ne sont pas catholiques, ils me disent : « C'est très bien votre association ; je voudrais bien savoir ce que vous y dites pour participer à ce mouvement d'idées, est-ce qu'on me recevra ? est-ce que je pourrai causer librement ? Vous avez dit que vous étiez libéraux, eh bien, est-ce que votre libéralisme va jusqu'à permettre aux gens qui ne pensent pas comme vous de venir près de vous dans votre camp et de parler avec vous ? »

M. Harmel. — Il me semble qu'il faut distinguer. Si vous parlez de recevoir libres-penseurs, juifs et de les laisser parler d'après leurs idées sur n'importe quoi, nous faisons cela tous les jours. Dans le

cercle chrétien le plus social, nous admettons les socialistes, les libre-penseurs, n'importe qui ; nous sommes précisément là pour leur répondre. (*Applaudissements*).

Tout le monde peut entrer dans l'église ; elle ne repousse personne, parce qu'elle a une doctrine sûre et que, quand même l'église serait remplie de païens, la doctrine ne change pas. Au contraire, dans l'intimité d'une association où nous avons toujours plus ou moins le suffrage universel, si tous étaient reçus, il arriverait rapidement ce qui est arrivé à notre société de secours mutuels de Reims, et probablement à beaucoup d'autres sociétés. Fondée par les catholiques et avec leur argent, elle est devenue un instrument contre eux.

Il faut donc faire une différence entre une Association où la vie est commune, où les droits sont les mêmes et au contraire ce terrain de l'amitié et du bon cœur où nous pouvons rencontrer tous les frères qui ne pensent pas comme nous. Quelle est notre ambition dans la vie ? Ce n'est pas de travailler pour les bons, mais pour les autres, comme disait Jésus-Christ, et c'est grâce à cet apostolat que nous arriverons à faire de nos ennemis les plus acharnés d'aujourd'hui, nos meilleurs amis de demain.

Nous répétons toujours à nos chers ouvriers : Il faut être charitables envers tous, attendu que les chefs du mouvement de Paris, de Reims et d'ailleurs, qui étaient autrefois nos pires ennemis, ont été convertis par nous mais, quant à admettre dans l'intimité de la vie commune et de la conversation des gens quelconques, je demande est-ce que, malgré votre charité, quand vous êtes chefs de famille, vous admettez à votre table n'importe quelle personne. (*Applaudissements*).

Il faut donc distinguer : dans la vie intime de l'Association, telle que vous la pratiquez, il faut être très réservés pour admettre à en faire partie, des gens dont on est pas sûr. Au contraire, dans les réunions, il faut avoir le cœur large et témoigner la plus vive affection

aux jeunes gens qui ne sont pas avec vous, car s'ils sont vos ennemis aujourd'hui, plus tard ils seront vos amis les plus dévoués.

Séance solennelle du soir, au Kursaal : ouverture

La séance est ouverte à 8 heures 40 minutes.

Monseigneur Petit. — Avec les mêmes préoccupations qu'hier de nous soumettre respectueusement à la loi, nous proposons à l'assemblée de sanctionner le choix de M. Harmel comme président de la réunion, de MM. Bazire et Sangnier comme assesseurs.

M. Harmel. — Messeigneurs,

Mesdames,

Messieurs,

Vous m'en voudriez si, avant d'ouvrir la séance, je ne témoignais pas, en votre nom, notre profonde reconnaissance à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Besançon qui veut bien présider de nouveau cette assemblée (*Applaudissements*).

A Monseigneur l'évêque de Troyes que nous sommes heureux de saluer et d'acclamer (*Applaudissements*) ;

Et enfin à Monseigneur Péchenard, le vaillant recteur de l'Université de Paris. (*Applaudissements*).

La parole est à M. Bazire, qui est la jeune gloire du Poitou.

Après l'allocution de M. Bazire

M. le Président. — N'avais-je pas raison de dire que M. Bazire est la jeune gloire du Poitou ? (*Nouveaux applaudissements*).

La parole est à M. de Montenach, l'éloquent député du Parlement de Fribourg, Président des Cercles Catholiques Ouvriers de la Suisse française. Vous entendrez ses paroles enflammées et vous direz comme moi que c'est un cœur français qui bat dans sa poitrine. (*Salve d'applaudissements.*)

Après l'allocution de M. de Montenach

M. Harmel. — Vos applaudissements me dispensent d'un éloge qui ne pourrait qu'être au-dessous de la vérité.

La parole est à M. Lerolle. Ce serait une injure de vous le présenter, car qui dit Lerolle dit une vie consacrée aux petits et aux humbles ; un homme adoré dans son quartier, parce qu'il est l'ami de tous les ouvriers. Il connaît toutes les misères, il les soulage toutes, et quand on le voit paraître, dans le milieu social qu'il habite, parmi les députés, on dit : Voilà notre sauveur, voilà notre libérateur. (*Vifs applaudissements*).

Après le discours de M. Paul Lerolle

M. Harmel. — Nous remercions l'illustre orateur de n'avoir pas reculé devant les fatigues d'une vie surmenée pour venir nous apporter sa parole éloquente et féconde ; elle est féconde parce qu'elle est le reflet d'une vie qui a pratiqué avant de parler. C'est pour cela qu'il gagne les cœurs. (*Vifs applaudissements*).

La parole est à M. Sangnier, jeune polytechnicien, qui a renoncé à une carrière brillante d'officier pour se consacrer à l'action morale et au bien à faire aux multitudes. (*Vifs applaudissements*).

Clôture de la séance, après l'allocution de M. Sangnier

M. Harmel. — Nous quitterons cette salle, encore ensoleillés d'espérance et d'ardeur pour travailler avec énergie au relèvement de la patrie par le règne de Jésus-Christ.

Notre devise sera : Pour Dieu et pour la France !

Pour que nos résolutions aient un effet salutaire, nous demandons à NN. SS. les évêques ici présents, de nous donner cette bénédiction, qui précède toujours les grandes actions.

LETTRE À JULIEN DUPUIS SUR LE CONSEIL D'USINE

Val-des-Bois, 3 mai 1909. Julien Dupuis, La Délégation ouvrière dans l'usine, Paris, 1909, annexe n° 5, p. 303-304

ANNEXE N° 5

Val-des-Bois, le 3 mai 1909.

Monsieur Julien Dupuis,

Nous ignorons complètement ce qui a été fait en dehors de nous pour le conseil d'usine.

Voici les réponses à votre questionnaire :

1° Le conseil d'usine a été fondé en 1885. C'est le signataire de la présente qui l'a fondé, sans connaître aucune des initiatives dont vous parlez.

2° A l'origine, les conseillers d'usine ont été choisis par la chambre syndicale, c'est seulement après dix ans de fonctionnement que nous avons fait faire les élections directement par les ouvriers, quand ils ont compris l'institution.

3° Le conseil d'usine a été constitué avec ses attributions, dans le but actuel, mais l'expérience démontre que l'éducation populaire doit se faire par une pratique assez longue, et ce n'est qu'après plusieurs années que nous sommes arrivés à donner à notre conseil d'usine l'importance professionnelle qu'il a aujourd'hui. Son autorité est incontestable et incontestée, dans le milieu d'ouvriers.

4° Nous avons eu des ouvriers qui ont proposé des perfectionnements, et ces propositions ont été faites de gré à gré. Dans ce cas, la direction donne une prime plus ou moins importante à l'ouvrier qui a eu l'idée et qui l'a réalisée pratiquement.

5° Il n'y a jamais eu de grève dans nos usines. Il y a eu des grèves partielles dans la vallée, et même dans notre commune, à une seconde usine. Ces grèves ont été locales et se rapportaient à un différend entre un patron et ses ouvriers, elles ne pouvaient donc concerner nos ouvriers.

6° Depuis quelques années, nous profitons de toutes les occasions pour faire sortir nos ouvriers, et les mettre en contact avec ceux des autres centres, soit au point de vue mutuel, soit au point de vue coopératif. Nous constatons que ces frottements n'ont produit que de bons résultats, parce qu'ils savent apprécier nos institutions et qu'ils sont fiers de voir que leur usine est en avance au point de vue social sur toutes celles de la contrée.

7° Grâce à cette éducation populaire, nous avons de véritables élites qui savent parler en assemblée publique, et sont capables de défendre leurs idées.

Recevez, etc...

Léon Harmel.